

NOTICE HISTORIQUE

SUR

JEAN COUSIN ⁽¹⁾



Les grandes nations ont le culte des souvenirs : il en ressort d'utiles enseignements qui rehaussent la gloire d'un pays. La France l'a compris, et de toutes parts ses moindres cités élèvent des monuments à la mémoire des hommes illustres qu'elles ont vu naître. Mais si le bronze ou le marbre sont destinés à transmettre leurs traits à la postérité, c'est surtout leur rendre un légitime hommage que d'en retracer la vie et les succès. J'ai, dans cette pensée, rassemblé les documents épars sur les œuvres d'un grand artiste que le pays sénéonais revendique avec orgueil comme l'un de ses enfants, et dont le nom seul rappelle toute l'illustration du seizième siècle.

Jean Cousin naquit de parents pauvres au village de

(1) Une première notice a été publiée sur Jean Cousin, en 1851, par l'auteur de ce travail; elle a été insérée au *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, même année, page 309.

Soucy (1) près Sens : des traditions de famille l'attestent (2). L'époque de sa naissance est très-controversée (3); mais ces mêmes traditions la fixent à 1500 ou 1501, et l'exactitude de cette date paraît justifiée par les événements postérieurs.

Quelques historiens (4) ont avancé que Jean Cousin avait vu le jour *au château de Monthard, domaine de sa famille* (5), situé sur la commune de Soucy : c'est là une erreur assez répandue, et je tiens tout d'abord à la rectifier, en reconstituant l'historique des transmissions de ce domaine, et la généalogie de ses possesseurs successifs.

En 1430, Monthard appartenait à Jehan Bouvyer (6), écuyer, Anglais d'origine, qui s'était fixé en France sous le règne de Charles VII. Il se maria à Sens en 1434, avec Jacqueline d'Autun, et mourut en 1470, lais-

(1) Soucy, village à 7 kilomètres de Sens. Il y avait autrefois une prévôté dont Messieurs du chapitre de Sens étaient les seigneurs et dont la juridiction s'étendait sur le domaine de *Monthard*.

Pelée de Chenouveau, *Coutume de Sens*, page 548.

(2) Manuscrit de M. Bouvyer, descendant de Jean Cousin (1825).

(3) L'établissement des registres pour constater les baptêmes, *ainsi que le temps et l'heure de la naissance*, n'a été prescrit qu'en 1539, par François I^{er} (ordonnance de Villers-Coterets, art. 51). — Les registres de l'état civil de la commune de Soucy ne remontent pas au delà de 1668, et l'on y retrouve, à la date du 5 février 1670, les noms de *Jean Cousin* et *Marie Cousin* qui se transmettent jusqu'en 1785, époque à laquelle ils disparaissent entièrement.

(4) Charles Blanc, *Histoire des peintres*. Horsin Déon (de Sens), *De la conservation des tableaux*, 1851, page 133.

(5) Le dessin de la façade de ce château est reproduit dans *l'Histoire de France* de MM. Bordier et Charton (de Sens), page 116. — Elle porte près d'une tourelle le millésime de 1513, qui ne peut être que la date d'une restauration.

(6) L'orthographe de ce nom était dans l'origine *Bowyer*, mais depuis il s'est francisé et s'écrit aujourd'hui *Bouvyer* par corruption.

sant trois enfants : Henri ; Geneviève, mariée à Pedro Ferrand, de Sens ; et Guillaume.

Henri I^{er} hérita de Monthard par droit de naissance ; il épousa en premières noces Estienne Jamard, de Sens, dont il eut deux enfants, Estienne I^{er} et Henri II ; et en secondes noces, Marie-Jeanne Tenelle, de Sens, dont il eut également deux enfants, Jehan II (1) et Marie qui épousa, en 1537, *Jean Cousin*, déjà veuf de dames Marie Richer et Christine Rousseau.

A la mort de Henri I^{er}, arrivée en 1525, le domaine passa à son fils aîné Estienne I^{er} ; puis en 1545, à Simon I^{er}, son petit-fils. Mais celui-ci ayant été tué le 1^{er} mai 1590, lors du siège de Sens par Henri IV (2), Monthard échut à Estienne II, son frère (3), qui avait épousé le 5 septembre 1552, *Marie Cousin*, fille unique de Jean Cousin et de Christine Rousseau, sa seconde femme.

Estienne II eut six enfants, dont la descendance s'est continuée jusqu'à nos jours, mais auxquels le domaine de Monthard avait cessé d'appartenir. Leur auteur en

(1) Jehan II, curé de Soucy, chanoine de Sens, mourut le 15 avril 1585 et fut inhumé dans la Cathédrale de Sens : sa pierre tumulaire existe encore devant la chapelle de la Vierge. Un acte du 16 septembre 1562, déposé aux archives de l'Hôtel-Dieu de Sens, constate la fondation qu'il fit d'une messe à perpétuité dans la chapelle de cet établissement, et un acte capitulaire, du 1^{er} juin 1585 accepte d'autres fondations qu'il établit dans la Cathédrale de Sens. Je parlerai plus bas de son portrait dû au pinceau de Jean Cousin.

(2) *Histoire des guerres du calvinisme et de la Ligue dans l'Auxerrois et le Sénonais*, par M. Challe, page 179.

Extrait de Gressier, manuscrit, bibliothèque de M. Quantin, archiviste.

(3) Estienne II avait les titres de seigneur du pavillon de Jouancy, sieur des Grosse-Pierres (de la prévôté du Chesnoy), receveur du grenier à sel et maître apothicaire. Ce dernier titre était alors en grand honneur et lui valut l'amitié de Jean Dalliboust, Sénonais d'origine, conseiller et premier médecin du roi Henri IV.

avait vendu la plus grande partie en 1609 et 1616 (1) à Christophe Guillaume, sieur de Richebourg et de Bracy (2) auquel les derniers débris en furent adjugés après la mort de la veuve d'Estienne II, en vertu de deux arrêts du Parlement des 29 août 1626 et 6 février 1627. Le 30 novembre 1635 (3), les héritiers de Richebourg revendirent ce domaine à Antoine Fauvelet de Château-Maget (4), auquel son fils unique succéda en 1699 (5). Après la mort de celui-ci, arrivée en 1738, le domaine fut licité et adjugé le 10 juillet 1753 (6) à Claude-Pierre-Antoine Fauvelet (7) : il échut ensuite en 1783 à sa fille unique, dame Pierrette Colombe Fauvelet qui, en 1772, avait épousé Jean-Charles de Bonnaire de Rosoy (8) ; puis au fils de ce dernier, Charles-Jean-Pierre de Bonnaire, et enfin, en 1842, à M. Camille de Bonnaire, son fils aîné, dont les enfants le possèdent encore aujourd'hui.

Il est donc bien démontré que le domaine de Monthard n'a jamais appartenu à Jean Cousin, ni à ses

(1) Actes devant Boutet, notaire à Sens, du 25 juillet 1609, et Beaulard, notaire au même lieu, du 19 mai 1616.

(2) Conseiller du roi au bailliage de Sens (23 avril 1609) et prévôt de Sens (28 novembre 1644). — *Coutume de Sens*, Pelée de Chenouveau, pages 608, 621.

(3) Acte devant Boullard, notaire à Sens.

(4) Conseiller au bailliage de Sens, le 10 décembre 1650 ; lieutenant-criminel le 19 janvier 1660 ; conseiller honoraire, le 12 avril 1707. — Pelée de Chenouveau, pages 604, 608, 609.

(5) Conseiller honoraire, ancien maire de Sens, 12 avril 1707. — Pelée de Chenouveau, page 609.

(6) Acte devant Leriche, notaire à Sens.

(7) Conseiller au bailliage et siège présidial, 23 juillet 1735. — Pelée de Chenouveau, page 609.

(8) Conseiller au bailliage et siège présidial, 2 août 1709. — Pelée de Chenouveau, page 609.

ancêtres. La double alliance qu'il contracta avec la famille Bouvyer, car il était à la fois gendre de Henri I^{er}, beau-frère de Jehan II, oncle et beau-père d'Estienne II; les séjours fréquents qu'il dut faire dans ce domaine, qui le rapprochait du lieu de sa naissance et de sa famille; enfin les souvenirs qu'il y laissa de son art, ont pu motiver cette croyance que Jean Cousin était né à Monthard: j'ai dû restituer aux faits leur vérité sur ce point.

Avant de s'allier à la famille Bouvyer, Jean Cousin avait déjà contracté deux unions qui le rattachaient aux plus grandes familles du pays sénonais.

Il avait épousé en première noces Marie Richer, fille de Christophe Richer de Thorigny, qui fut conseiller, valet de chambre et secrétaire de François I^{er}, et son ambassadeur en Danemark et en Turquie (1).

Aucun enfant ne naquit de cette union, et Jean Cousin devenu veuf épousa en secondes noces Christine-Nicole

(1) Nicolas Richer, notaire et sergent royal à Thorigny, village voisin de Soucy, eut trois enfants: 1^o Christophe Richer, surnommé; 2^o Jean Richer, conseiller au Châtelet de Paris, lieutenant général au bailliage de Sens (1540), président du siège présidial (1559), ambassadeur en Pologne; anobli en 1543; enterré en l'église Saint-Pierre-le-Rond, de Sens; 3^o André Richer, religieux de Vaultisant, évêque de Chalcédoine, coadjuteur et vicaire général du cardinal de Bourbon, mort le 15 janvier 1555.

Christophe Richer eut trois enfants: Jean, Marie, femme de Jean Cousin, et Agnès qui épousa Juvénal Rayet, seigneur de Tutigny, et mourut le 19 septembre 1605. Le tombeau des époux Rayet existe encore dans l'église de Fleurigny, village proche de Thorigny.

Tarbé, *Recherches historiques sur le département de l'Yonne*, page 279.

Moréri, *Dictionnaire*, v^o Richer.

Pelée de Chenoueau, pages 602, 604.

Annuaire de l'Yonne (1843), page 138.

Rousseau, fille de Lubin Rousseau (1), licencié ès lois, procureur du roi, puis lieutenant général au bailliage de Sens : c'est de ce second mariage qu'est issue, en 1535, *Marie Cousin*, devenue femme d'Etienne Bouvyer II.

Ce ne fut donc qu'en troisièmes nocés que Jean Cousin épousa, en 1537, Marie Bouvyer, dont j'ai fait connaître l'origine, mais il n'eut pas non plus d'enfant de cette dernière union.

Toutes ces nobles alliances contractées successivement par Jean Cousin prouvent d'une façon éclatante que, quoique jeune encore, il avait déjà acquis assez de célébrité pour que, dans un siècle où les préjugés du sang et des titres étaient tout-puissants, il en fût trouvé digne par la seule illustration de son talent.

A cette époque la France, sous l'influence du mouvement régénérateur qu'avait préparé le xv^e siècle, prenait le premier rang parmi les nations éclairées et amies des arts. L'imprimerie récemment inventée ouvrait un vaste champ aux développements de l'esprit humain et aux rapports mutuels des peuples. Les guerres soutenues contre l'Italie par Charles VIII et Louis XII, qui avaient appelé à leur suite des artistes éminents, avaient mis la France en contact avec ce pays si riche par tous les arts, et auquel elle avait su dérober un rayon du feu sacré qui l'animait. Le style de Florence, dont sortirent

(1) Lubin Rousseau fut compromis dans l'émeute du *taque-main* qui eut lieu à Sens en août 1472 : il fut procureur en 1463, lieutenant général en 1487-1488, et mourut d'aliénation mentale après avoir été enfermé à Vincennes.

Tarbé, *Recherches sur la ville de Sens*, page 147.

Pelée de Chenouveau, pages 595, 601, 611.

presque toutes les écoles italiennes, avait pénétré en France avec toute sa grandeur ; les marbres de la Grèce, les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël s'y étaient répandus, et avaient imprimé aux esprits cette tendance rénovatrice qui fut le grand caractère du seizième siècle.

C'est alors qu'inspiré sans doute par tous ces types admirables, inspiré aussi par l'instinct de son propre génie, Jean Cousin se révèle tout à coup, combat le faux goût que l'enthousiasme et l'exagération avaient fait naître, et restitue à l'art une originalité simple et savante qu'on a qualifiée de première école française (1).

Vers la même époque, la peinture sur verre, née sous l'influence du sentiment chrétien dans les premiers siècles de notre ère, mais depuis longtemps stationnaire, tendait aussi à prendre un nouvel essor que déjà Louis XII avait encouragé. Les peintres Guillaume et Claude (2) avaient été appelés par le Pape Jules II, pour décorer les vitraux du Vatican, sous la direction de Raphaël, et cet hommage rendu à la supériorité des artistes français avait excité une noble émulation : aussi vit-on de toutes parts et presque simultanément des œuvres remarquables se produire dans les principaux monuments de la France.

Jean Cousin ne pouvait rester étranger à ce grand mouvement, et bientôt il le dépassa par le grandiose et

(1) *Biographie universelle*. V° Jean Cousin.

Vie des peintres, par Giorgio Vasari, né en 1512, mort en 1574. Il fut élève de Michel-Ange et d'André del Sarto. Tome iv, page 26.

(2) Vasari, tome iv, page 294 ; tome v, page 83 ; tome ix, page 194.

la pureté de son dessin, la vivacité de ses coloris et les procédés particuliers de sa composition, imprimant ainsi à ses œuvres un cachet tout spécial que nul parmi ses rivaux n'a su atteindre, que nul depuis n'a su imiter (1).

Disons à sa gloire que bien des contrées réclament l'honneur de posséder plus d'une de ses œuvres (2); mais disons aussi que si elles furent fécondes, la vie entière du maître le plus habile n'eût pu suffire à créer toutes celles qu'on lui attribue. L'influence de l'époque, et sans doute aussi les enseignements de Jean Cousin, produisirent de nombreux artistes auxquels il serait injuste de ne pas laisser le mérite de leurs œuvres personnelles.

Il en est cependant qui ont trouvé une telle unité d'opinions et d'autorités (3), qu'il n'est pas permis de mettre en doute leur authenticité.

(1) On lui donne pour maîtres Jehan ou Jacques Hympe et Tassin Grasset, habiles verriers qui exécutèrent les vitraux du portail méridional de la Cathédrale de Sens, de 1501 à 1504.

Histoire de France, par Bordier et Charton, tome II, page 116. — Housin-Déon, page 133. — L'abbé Brullée, *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, tome VII, page 162. — Quantin, *Notice sur la Cathédrale de Sens*.

(2) L'église de Villeneuve-sur-Yonne possède un très-beau vitrail représentant le *Jugement dernier* et qu'on a voulu attribuer à J. Cousin, mais il a paru à M. de Caumont antérieur d'un demi-siècle à l'époque de ce peintre. — *Congrès archéologique de France*, 14^e session, page 116. — *Gazette des beaux-arts*. — *Journal de l'Yonne*, 4 septembre 1865.

(3) Lenoir, *Description des musées français*, 4^e édition, page 36. — Félibien, *Entretien de la vie des peintres*, page 708. — Dulaure, *Description de Paris*. — Poirson, *Précis de l'histoire*, 2^e partie. — Leveil, *Art de la peinture sur verre*, page 49. — Miel, *Galerie française*, t. 1^{er}, pages 126, 127. — Langlois, *Essai sur la peinture sur verre*. — Baron Chabry de Troncenord, *Etudes sur les peintres verriers*. — *Revue française*, 1838, page 75.

Ainsi, au nombre des grandes pages sorties du pinceau de Jean Cousin, on cite principalement :

Les peintures en grisailles représentant *Abraham rendant à Agar son fils Ismaël*; — *les Israélites vainqueurs des Amalécites sous la conduite de Moïse*, — et *Jésus prêchant dans le désert*, exécutées de 1552 à 1560, au château d'Anet, par les ordres de Henri II, en même temps que Jean Goujon en faisait les sculptures (1).

Les vitraux de la chapelle de Vincennes reproduisant *l'Approche du jugement dernier d'après l'Apocalypse*, *l'Annonciation de la Vierge*, et *les portraits en pied de François I^r et de Henri II*;

Un calvaire dans l'église des Jacobins de Paris;

Le Jugement de Salomon; *le martyre de saint Laurent*; *la Samaritaine conversant avec le Christ*; et *la guérison du Paralytique* dans l'église Saint-Gervais de Paris (2);

Les vitraux de l'église de Moret, et ceux des églises de Saint-Patrice (3) et de Saint-Godard de Rouen.

Jean Cousin devait surtout l'hommage de son talent aux contrées voisines du lieu de sa naissance et de la résidence de sa famille; aussi les monuments de la ville de Sens furent-ils presque tous dotés de ses œuvres (4).

(1) Charles Blanc, page 8. — Horsin-Déon, page 135.

(2) Dulaure, *Description de Paris*, tome III, page 104. — d'Argenville, *Voyage pittoresque de Paris*, 1765, page 12. — Horsin-Déon, page 139.

(3) *Monographie de l'église de Saint-Patrice*, par M. Baudry, 1849.

(4) On assure qu'il habita dans la ville de Sens une maison qu'il orna de sculptures et de vitraux, et qui a donné son nom à la rue qu'elle occupe. Le dessin de cette maison est reproduit dans le compte rendu de la 14^e session du Congrès archéologique de France, page 218. — Horsin-Déon, page 142.

L'église des Cordeliers de Sens (1), détruite en 1793, possédait des vitraux de Jean Cousin représentant *Jésus-Christ en croix*; — *un miracle arrivé par l'intercession de la sainte Vierge*, — et le *Serpent d'airain* (2).

Dans l'église Saint-Romain, qui a également disparu, il existait de lui un *jugement universel* (3), d'une composition différente de celle de son célèbre tableau. Toutefois on y remarquait, comme dans ce dernier ouvrage, un pape et des cardinaux au milieu de l'enfer, et quelques historiens ont voulu en conclure que Jean Cousin avait embrassé le parti de la réforme. Mais sa vie tout entière et le caractère même de ses œuvres repoussent une telle imputation, et la tradition rapporte au contraire qu'il exécuta gratuitement ce travail pour sa paroisse, comme un hommage de sa piété.

On a écrit (4) que ce vitrail avait été déposé intact dans un lieu retiré de l'église cathédrale de Sens, et que des fragments en avaient été recueillis par M. Laire, ancien bibliothécaire du département de l'Yonne (5). Je me suis assuré que la ville d'Auxerre n'en possédait aucun débris, et je n'ai pu même en retrouver les traces.

Jean Cousin ne pouvait surtout oublier l'église de Soucy et il y peignit dans la sacristie un vitrail, disparu aujourd'hui, représentant le portrait de son beau-frère Jehan Bouvyer II, curé de cette paroisse; il était pres-

(1) Félibien, *Histoire des peintres*, tome 1^{er}, page 708.

(2) Le serpent d'airain a été reproduit par la gravure en 1581, par Estienne de Laulne et Léonard Gauthier.

(3) Tarbé, *Almanach de Sens*, 1799, page 131. — Charles Blanc, page 6.

(4) Horsin-Déon, page 139.

(5) Tarbé, *Almanach*, 1799, page 191.

que de grandeur naturelle, en surplis, les mains jointes et à genoux aux pieds de Jésus sur la croix : l'écusson de ses armes était déposé à terre (1).

La chapelle du château de Fleurigny situé à peu de distance de Soucy, est ornée d'arabesques qui ont été, dit-on, sculptées par Jean Cousin, et renferme en outre un magnifique vitrail incontestablement dû à son pinceau (2).

Les archéologues et les artistes sont divisés sur l'interprétation du sujet qu'il représente (3). Les uns pensent que c'est la Sibylle Tiburtine qui, interrogée par Auguste s'il y aurait jamais un être plus puissant que lui, répond, en montrant l'enfant Jésus dans les bras de sa mère : *Hic te majorem adora*.

D'autres prétendent que c'est la prédication de saint Paul aux Athéniens, le *Deo ignoto* du chapitre 17 verset 23 des Actes des apôtres.

La composition de ce vitrail formé de trois parties, et dans lequel figurent un grand nombre de personnages, se prête facilement à cette double interprétation. On peut même admettre qu'il représente les deux sujets à la fois, et concilier ainsi les divers systèmes, en disant que saint Paul montre au peuple la Vierge mère en s'appuyant sur l'autorité de la Sibylle. Quoi qu'il en soit, il reste indubitable que la chapelle de

(1) Jehan Bouvyer II avait fait don à la Cathédrale de Sens d'une châsse en argent sur laquelle il était représenté en relief d'après le vitrail : elle a été la proie des révolutionnaires.

(2) *Gazette des beaux-arts*. — *Journal de l'Yonne*, 4 novembre 1865.

(3) Félibien, page 708. — Lenoir, t. vi, pages 28-47. — Tarbé, *Almanach de Sens*, 1799, page 42. — *Annuaire de l'Yonne*, 1838, page 304 ; 1843, p. 138. — L'abbé Brullée, *Loco citato*.

Fleurigny renferme une des belles pages de Jean Cousin.

La Cathédrale de Sens ne possède que deux verrières dues à notre illustre artiste (1) :

L'une, dans la chapelle Notre-Dame de Lorette, représentant la Sibylle consultée par Auguste et qui rappelle le sujet de la chapelle de Fleurigny. Ce vitrail fut exécuté, selon les uns, sur les cartons du Rosso (2); selon les autres, sur ceux de Luca Penni, élève de Raphaël (3); et d'après les ordres de Nicolas Fritard, chanoine (4), qui fit construire cette chapelle à ses frais de 1540 à 1545. La verrière a été fort endommagée par les boulets ennemis lors du siège de Sens en 1814, mais on peut encore en reconnaître le sujet et en apprécier l'ensemble. M. le Comte de la Borde qui en a publié le dessin pris avant sa mutilation, avance que ce vitrail fut transporté de Fleurigny dans la chapelle de la cathédrale (5); mais c'est une grave erreur qui a pris sans doute naissance dans l'identité du sujet des deux vitraux, et qui se trouve détruite par le seul examen.

L'autre verrière, parfaitement conservée, et représentant la légende de saint Eutrope, a occupé jusque dans ces dernières années l'une des chapelles latérales (côté droit) de la cathédrale; la reconstruction du bas côté

(1) L'abbé Brullée. — *Loco citato*.

(2) Miel, page 9.

(3) *Monuments de la France*, par le comte de Laborde, page 34.

(4) Nicolas Fritard, neveu de Nicolas Richer (voir note, page 4) fit également construire l'hôtel des pestiférés lors de la peste de 1563. Il fut administrateur des hospices de Sens (1^{er} avril 1560) et mourut le 15 octobre 1564. — Pelée de Chenouveau, page 597. — Tarbé, *Recherches historiques*, pages 278-329; *Description de l'Eglise métropolitaine de Sens*, p. 90-91.

(5) *Monuments de la France*, *loco citato*.

a amené la destruction de cette chapelle et par suite le déplacement de la verrière : elle a été, il est vrai, rétablie avec tout le soin possible dans la première du même côté ; mais les souvenirs historiques qui se rattachaient à sa création ne s'y retrouveront plus. La chapelle de Saint-Eutrope avait été en effet construite en 1530 par les soins de Nicolas Richer, chanoine de Sens, frère de Christophe Richer, dont Jean Cousin avait épousé la fille, et aux frais de Nicolas Fritard que j'ai déjà nommé (1). Cette magnifique verrière a du reste été décrite avec détail dans l'excellent travail de M. l'abbé Brullée, et c'est là une œuvre complète que l'on doit conserver avec un véritable culte.

Le talent de Jean Cousin, comme peintre de tableaux ne fut pas moins remarquable, et si ses productions ont été moins nombreuses en ce genre, elles ont peut-être à un degré plus élevé ce caractère tout spécial qui fait époque dans l'histoire de l'art.

Deux de ses œuvres capitales sont généralement connues :

Le jugement dernier peint sur toile, et *l'Eva prima Pandora* peint sur bois.

Le tableau du jugement dernier, qui ornait autrefois la chapelle des Minimes de Vincennes, fait partie de notre musée national : il a été gravé en douze feuilles de la grandeur de l'original par un artiste flamand, Pierre de Jodes, dit le vieux, qui en fit hommage au

(1) Millin. *Voyage dans les départements du Midi*, t. 1^{er}, chapitre 6, pages 85-86.

Revue française, février 1838, pages 75-76.

Tarbé, *Recherches historiques*, page 513.

roi Louis XIII (1). Cette composition capitale se distingue par les détails les plus corrects, le feu d'une brillante originalité, et quelle que soit la critique qu'on puisse en faire, elle honore l'artiste et l'époque qui l'ont créée.

L'autre tableau est resté au milieu de nous, grâce aux soins de son heureux possesseur M. Chaulay, ancien notaire à Sens, membre de la famille de Bonnaire, à laquelle appartient le château de Monthard. Après avoir orné une des pièces de ce domaine, ce tableau fut sauvé comme par miracle de la dévastation et de l'oubli (2), et il est encore aujourd'hui dans un assez bon état de conservation, malgré la restauration inhabile qui en a été faite. Cette peinture, de 1 mètre 46 centimètres de largeur, sur 76 centimètres de hauteur, représente une femme nue à demi couchée dans une grotte ; un de ses bras s'appuie sur une tête de mort et tient une branche de pommier. L'autre bras est étendu sur un vase qui figure, non point, comme on l'a souvent écrit, la fatale boîte de Pandore indiquée par une urne d'où s'échappent des génies malfaisants, mais bien le vase d'Esculape, source de la vie, par opposition à l'emblème de la mort. Sur le ciel, flotte une banderolle portant en

(1) La bibliothèque de Sens en possède un très-bel exemplaire. — Charles Blanc, *Histoire des peintres*, page 8. — La bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier (n° 126) en possède aussi un dessin précieux à la plume lavé au bistre.

(2) Félibien, page 708. — Tarbé, 1799, page 193. — Horsin-Déon, page 140. — Charles Blanc, page 2. — Feuillet de Conches, *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1849. — Millin, tome 1^{er}, page 117 ; la gravure qu'il en reproduit n'est pas exacte.

Les musées de province, par le Comte Clément de Ris, tome II, page 31.
Musées de France, par Louis Viardot, pages 200-220.

légende : *Eva prima Pandora*, singulier assemblage du sacré et du profane.

Cette œuvre unique, remarquable surtout par sa pureté anatomique, a trouvé des admirateurs enthousiastes, et l'on peut dire que Jean Cousin y a laissé toutes les traces de son génie.

Ces deux tableaux étaient les seules peintures à l'huile qui fussent connues comme étant de Jean Cousin : j'avais toutefois indiqué dans ma première notice que le musée de Mayence possédait une *descente de croix*, attribuée par les uns à Jean Cousin et par les autres à Michel Dorigny (1). C'était un point important à vérifier, et je crois pouvoir être plus affirmatif aujourd'hui.

Voici comment M. le conservateur du musée de Mayence décrit et juge ce tableau :

« Une descente de croix de Jean Cousin, de Soucy
« (1523), peinte sur bois, fait partie de notre musée. La
« composition en est riche, sagement distribuée, bien
« dessinée et bien drapée. Le Christ mort étendu par
« terre fait reconnaître l'étude profonde de l'anatomie
« du maître ; les têtes ont beaucoup d'expression, et le
« groupe des saintes femmes est vraiment pathétique.
« Les couleurs n'ont pas beaucoup de fraîcheur et les
« contours en partie sont secs et manquent un peu d'é-
« légance, mais l'ensemble est digne de la célébrité
« d'un artiste aussi distingué qu'Albert Durer par la
« richesse de ses productions dans presque toutes les

(1) Michel Dorigny, peintre et graveur, né à Saint-Quentin en 1617, élève et gendre de Simon Vouet, mourut en 1663.

« branches de l'art. Nous possédons ici ce bijou rare et
« précieux, don de l'empereur Napoléon, depuis 1811(1),
« et il est étonnant que plusieurs connaisseurs aient été
« de l'opinion fondamentalement réfutée que ce tableau
« soit de la main de Michel Dorigny. »

J'appelle de nouveau sur cette œuvre presque ignorée
la curiosité et l'examen sérieux des amis de l'art (2).

Le hasard a mis récemment sous mes yeux un cata-
logue du musée de peinture de la ville de Rennes por-
tant cette mention :

« Cousin, Jean, peintre, sculpteur, architecte, mathé-
« maticien, né à Soucy, près Sens, en 1501, mort en
« 1589.

« N° 172 (attribué à). Jésus aux noces de Cana.

« Nota. — Ce tableau formait autrefois le retable
« du maître-autel de l'église Saint-Gervais à Paris.
« Hauteur 3 mètres 10 centimètres, largeur 2 mètres
« 59 centimètres, toile. »

M. le conservateur du musée, auquel je me suis
adressé, l'apprécie dans ces termes :

« Ce tableau est d'une belle et riche composition ;
« d'une puissante couleur et d'un beau caractère. La
« perspective linéaire et aérienne y est savamment
« traitée. Il est certain que ce tableau décorait un des

(1) L'indication suivante se trouve sur la liste officielle des tableaux
envoyés par le Ministre de l'intérieur dans les musées des départements,
depuis l'an VII jusqu'à l'année 1811. — « Mayence, département de Mont-
« Tonnerre, n° 9, 1^{er} envoi. N° 27, *ancien maître Français*, le Christ au
« pied de la croix, les Maries, saint Bruno et autres saints à genoux.
« 2 pieds 6 pouces sur 4 pieds 6 pouces. »

(2) M. le comte Clément de Ris, dans sa description du musée de
Mayence, garde un silence absolu sur cette œuvre. — *Les musées de pro-
vince*, tome 1^{er}, page 37.

« autels de Saint-Gervais de Paris, et que c'est le gouvernement qui en a fait don à la ville de Rennes pour son musée (1). »

J'ai cité plus haut les nombreuses autorités qui établissent que Jean Cousin avait exécuté d'importants travaux de peinture sur verre pour l'église Saint-Gervais, et l'on peut admettre, sur la foi de ces documents, l'origine attribuée au tableau du musée de Rennes. Il y a là du reste un nouveau sujet d'étude que je livre au jugement de nos savants connaisseurs (2).

Parlerai-je de deux autres tableaux qu'on prétendrait attribuer à notre illustre artiste, l'un un *portrait de femme* qui fait partie du cabinet de M. Poncelet d'Auxerre (3), et l'autre une *Diane de Poitiers* (4) qui appartient à M. Arsène Houssaye, inspecteur général des beaux-arts. Je ne saurais me prononcer sur une aussi grave question, surtout en présence des doutes sérieux qui se sont élevés, mais je souhaite que la lumière se fasse et que la vérité se confirme (5).

En recherchant les traces depuis longtemps perdues des descendants de Jean Cousin, j'ai eu le bonheur de retrouver un des héritiers directs de l'illustre famille

(1) Ce tableau est en effet mentionné ainsi sur la liste des envois du ministère de l'intérieur. • Rennes, n° 14, 2^e envoi. — 29, *Jean Cousin* (attribué à), *Jésus aux noces de Cana*, provenant de l'église Saint-Gervais. »

(2) Comte Clément de Ris, *Musées de province*, tome 1^{er}, page 182.

(3) *Journal de l'Yonne*, 31 mai 1866.

(4) *Grand Journal*, 22 avril 1866.

(5) Le catalogue du musée de Valenciennes porte cette mention : *Cousin Jean, le Jugement dernier*, toile n° 65, mais M. le conservateur n'ose affirmer que cette origine soit exacte. — M. le comte Clément de Ris, *Musée de province*, tome 1^{er}, p. 59, ne parle pas de ce tableau que je me borne à signaler ici.

Bouvyer, dont j'ai fait connaître plus haut l'origine et la filiation, et à laquelle Jean Cousin était rattaché par une double alliance. Mais ce qui augmente le prix de cette bonne fortune, c'est que cet honorable descendant qui porte le nom de Bouvyer (1) est possesseur de cinq tableaux représentant les portraits exécutés par Jean Cousin lui-même des principaux membres de sa famille et qu'on avait prétendu être depuis longtemps passés en Angleterre (2). Il n'y a pas doute possible sur leur authenticité, car ils se sont transmis de génération en génération comme un dépôt précieux et sacré. Grâce à l'obligeance de M. Bouvyer, j'ai pu charger un artiste distingué, M. Mainville, professeur de dessin à Agen, de les reproduire par le crayon; et la photographie me permettra au moins de faire connaître au monde artistique cette collection si curieuse (3).

Voici la nomenclature de ces portraits :

1° Jehan Bouvyer II, curé de Soucy et chanoine de la cathédrale de Sens, frère de Marie Bouvyer qui fut la troisième femme de Jean Cousin ;

2° Etienne Bouvyer II, son neveu et son gendre.

3° Marie Cousin, sa fille, issue de son second mariage avec Christine Rousseau, et femme d'Estienne II ;

4° Jehan Bouvyer III, fils de Marie Cousin et de Estienne II, portant la date de 1582 ;

5° Et Savinienne de Bornes, femme de Jehan III.

Les tableaux sont peints sur bois, de même dimen-

(1) M. Bouvyer, receveur principal des contributions indirectes à Agen, qui descend directement de Jehan Bouvier III, petit-fils de Jean Cousin.

(2) Comte Clément de Ris, tome II, page 35.

(3) Villeneuve, photographe à Sens.

sion, d'une hauteur de 50 centimètres et remarquables, assure M. Bouvyer, par la régularité du dessin et la vivacité du coloris. Ils auraient déjà figuré dans une exposition des beaux-arts qui a eu lieu à Agen au mois de mai 1863, et y auraient obtenu la place d'honneur. On peut s'étonner que la publicité ne soit pas venue les signaler à l'attention publique, et je m'estime heureux de pouvoir lui en offrir les prémices.

M. Tarbé (1), après avoir cité Félibien qui dit que l'on voit dans la ville de Sens *plusieurs tableaux* de ce grand peintre, et *quantité de portraits*, ajoute : *Nous en connaissons trois qui sont chez la citoyenne Bouvyer : le portrait de Jean Cousin exécuté par lui-même ; celui du chanoine Charles Bouvyer, et enfin celui de Marie Cousin, sa fille unique.* Les traditions de la famille ne confirment pas qu'elle ait jamais possédé le portrait de Jean Cousin, et l'on n'en connaît pas d'autre que celui qui est reproduit par la gravure d'Edelink (2), dont une épreuve existe à la bibliothèque impériale.

La miniature ne pouvait non plus échapper au pinceau de Jean Cousin, et l'on cite de lui :

Le portrait de Marguerite de la Hache, femme de Henri Bouvyer II, morte le 1^{er} décembre 1564, et que M. Bouvyer, père de M. Bouvyer d'Agen, possédait encore en 1792 (3); — celui de Marie Bouvyer, femme de Jean Cousin, peint sur vélin, que M. Bouvier d'Agen possède également (4). — Un livre d'heures de Fran-

(1) *Almanach* de 1799, pages 193-194. — Félibien, *Loco citato*.

(2) Edelink (Gérard), graveur hollandais, né en 1649, mort à Paris le 2 avril 1707.

(3) Correspondance particulière de M. Bouvyer.

(4) Correspondance particulière de M. Bouvyer.

çois I^{er}, conservé, dit-on, dans la bibliothèque de John Robin, à Liverpool, et celui de Henri II. — Et un manuscrit composé de 60 dessins et cartouches représentant les diverses positions de la fortune pendant la durée de la vie humaine (1).

La sculpture devait aussi exciter la passion de ce vaste génie, et voici la nomenclature des œuvres qui lui ont été attribuées :

Le tombeau de Louis de Brezé, époux de Diane de Poitiers, mort en 1531, et placé dans la chapelle d'Amboise à Rouen (2). — Le mausolée de Diane de Poitiers (3). — Le tombeau de Jacques de Brezé (4).

Les bas-reliefs du tombeau de François de la Rochefoucault, mort en 1517, élevé par les soins d'Anne de Polignac, sa bru (5). — Un buste de François I^{er} (6). — Un buste en marbre et un médaillon en bronze de Charles-Quint, qui faisaient partie d'un monument érigé à sa mémoire par le cardinal de Granville (7). — Les cariatides et les génies de la chaire des Grands-Augustins (8). — Les statues en pierre peinte de Philippe de Comines et d'Hélène de Chambes, dame de Comines, provenant de leur tombeau dans le couvent des Grands-

(1) Giorgio Vasari, tome VII, p 217. — Lenoir. — Charles Blanc, p. 8.

(2) Lenoir, *Musée des monuments français*, tome XIV, page 47. — Comte de Clarac, *Description du musée de sculpture du Louvre*.

(3) *Magasin pittoresque*, 1833, page 344.

(4) Lenoir, tome VIII, pages 101-102. — Poirson.

(5) Lenoir, tome IV, page 184. — Musée du Louvre, *sculptures modernes*, n° 107.

(6) Lenoir, n° 145. — Horsin-Déon, page 125.

(7) Charles Blanc, page 4. — Musée de Versailles, n° 205. — Lenoir, page 146.

(8) Miel.

Augustins (1). — Le tombeau monumental, en albâtre, de Philippe de Chabot, amiral de France, œuvre capitale, et l'un des plus beaux ornements de notre musée national (2). Il a été gravé dans les *Antiquités nationales* de Millin; — et un groupe en marbre, très-mutilé, de *Vénus et l'Amour*, qui fait partie du musée de Cluny, sous le numéro 103.

Disons cependant que quelques opinions se sont élevées pour combattre le talent de Jean Cousin comme sculpteur, ou tout au moins pour mettre en doute l'authenticité des œuvres qu'on lui attribue. Il y a plus, un critique sévère, M. Philippe Beclard, a publié en 1857 (3) une brochure ayant pour titre : *Jean Cousin a-t-il été sculpteur ?* Mais quel que soit le mérite de l'écrivain, elle n'a pas assez d'autorité pour infirmer les appréciations antérieures émanées d'hommes les plus compétents (4). Laissons donc à Jean Cousin cette gloire, dont sans doute il n'a pas besoin, mais qui dimi-

(1) Musée de Versailles, pages 171-172. — Millin, tome III, page 41. — Lenoir, page 93.

(2) Millin, tome I^{er}, page 56. — Horsin-Déon, page 135. — Lenoir, n^o 94. — *Magasin pittoresque*, 1833, page 144 — Baron Chambry de Troncenord, *Etude historique sur la statuaire au moyen âge*, page 24. — *Le peintre graveur français*, par Georges Duplessis, tome IX, page 5. — Il y a au Louvre la statue de l'amiral, une statuette de la *Fortune*, et deux *Génies funéraires*, n^{os} 103, 104, 105 et 106 de la *Description des sculptures modernes*, par H. Barbet de Jouy. — *Musées de France*, par Louis Viardot, page 373.

(3) *Revue de l'Anjou et du Maine*. — Balthazar Taveau, procureur au bailliage de Sens : Manuscrit de la Bibliothèque de Sens.

(4) Charton et Bordier, page 116. — *Annales archéologiques*, 1852-1853 — Félibien. — *Le peintre graveur*, par Georges Duplessis. — Charles Blanc, page 4. — Les comptes des bâtiments royaux portent cette mention : • 1553, marbres à Jean Cousin pour vente d'une pierre de marbre, 35 livres.

nuerait l'auréole que les siècles lui ont si justement imprimée.

La sculpture en ivoire, la gravure en médailles, la peinture sur émail et la gravure sur bois ne furent pas non plus des sciences inconnues pour Jean Cousin.

Ainsi on lui attribue :

Un saint Sébastien en ivoire de 15 pouces de proportion et dont on vante le dessin vigoureux (1). — Un très-bel émail représentant un exercice de gymnastique connu en Italie sous le nom de Forze (2).

Et de nombreuses gravures et estampes dont la nomenclature est sans doute loin d'être complète et que je me borne à indiquer ici sommairement (3) :

Entrée de Henri II à Paris, 1549. — Primaléon de Gréco, in-f^o, 1550, Paris (4). — Vsaige et description de l'holomètre pour sçavoir mesvrer toutes choses qui sont sous l'estandue de l'œil, 1555, in-4^o, Paris (5). — Henrici II, Galliarum regis elogium cum ejus verissime expressa effigie, 1560, in-8^o, Paris (6). — Songe de Polyphile (7) in-f^o, Paris, 1561 et 1600. — Œuvres d'Ovide, in-24, 1579, Paris (8). — Faits et conquêtes

(1) Lenoir, tome III, page 158. — *Magasin pittoresque, Loco citato.*

(2) Miel. — Vasari, tome II, page 53. — Didot, *Essai sur l'histoire de la gravure sur bois*, 1863.

(3) *Origine de la gravure sur bois*, Fournier le jeune, page 82. Paris, 1758. — *Traité de la gravure sur bois*, Papillon, 1766. — Miel.

(4) *Archives du bibliophile*, n^o 8973.

(5) *Peintre graveur français*, tome IX, page 5.

(6) *Peintre graveur français*, tome IX, page 323.

(7) *Peintre graveur français*, tome IX, page 5. — *Athenæum français*, 10 février 1854, page 116.

(8) *Origine de la gravure sur bois*, Fournier, 1758, page 82. — *Traité de la gravure sur bois*, par Papillon, 1766. — Miel.

d'Alexandre le Grand, in-4°, 1581, Paris (1). — Histoires prodigieuses de plusieurs fameux auteurs, in-16, 1582, Paris (2). — Le livre de la lingerie (3), Paris 1584. — Figures de la sainte Bible, 1614, in-f°, Paris, huit éditions (4). — Fables d'Esopé, in-24, 1600, Lyon (5). — Portrait de Ronsard, en tête de ses œuvres, in-12, 1586. — L'Annonciation (6). — Le Sauveur descendu de la croix (7). — La conversion de saint Paul (8). — Les Cyclopes forgeant la foudre (9). — La mort de la Vierge (10). — Le Serpent d'airain (11).

Jean Cousin excellait aussi, dit-on, à composer des figures fantastiques, des mascarons et des chimères (12), et il exécuta même en 1563, moyennant la somme de 720 livres, les décorations pour l'entrée de Charles IX dans la ville de Sens (13).

Ce n'était point encore assez, pour ce génie universel, de cette vie déjà si remplie ; sa main, comme pour se

(1) *Archives du bibliophile*, n° 6683.

(2) *Archives du bibliophile*, n° 9103.

(3) De Montaiglon, *Archives de l'art français*, tome v, page 351. — *Le peintre graveur*, tome ix, page 6. Bibliothèque de l' Arsenal, n° 11954.

(4) *Le peintre graveur français*, par Georges Duplessis, tome ix, p. 11.

(5) *Origine de la gravure sur bois*, par Fournier, 1758, page 82. — *Traité de la gravure sur bois*, par Papillon, 1766. — Miel.

(6) *Le peintre graveur français*, tome ix, page 13. — Collection de M. Prosper de Baudicourt, Paris.

(7) Collection de M. de Baudicourt. — Bibliothèque impériale, département des estampes. — Collection de M. Destailleur, Paris.

(8) *Le peintre graveur français*, page 14. — Collection de M. de Baudicourt. — Bibliothèque impériale, département des estampes.

(9) Bibliothèque impériale, département des estampes. — Musée de Francfort-sur-le-Mein.

(10) Collection de M. Destailleur.

(11) Collection de M. de Baudicourt.

(12) Lenoir. — Charles Blanc, page 8.

(13) Miel. — Brullée, p. 207. — Tarbé, *Recherches historiques*, page 327.

reposer du pinceau et du burin, prenait la plume et produisait des ouvrages didactiques dont l'autorité est encore suivie de nos jours (1).

Jean Cousin est auteur :

Du livre de Pourtraicture contenant les plans et les figures de toutes les parties séparées du corps humain, Paris, Leclerc, in-4°, oblong, 1571. Cet ouvrage a eu jusqu'à quatorze éditions qui ont été publiées sous les titres de : Livre de Pourtraicture. La vraye science de la Pourtraicture. L'art de desseigner. L'art du dessin (2).

Et du livre de perspective, in-f°, Paris, 1560. Le Boyer (3).

On a dit aussi que Jean Cousin fut poète comme le furent Léonard de Vinci et Michel Ange (4), mais ses œuvres trop fugitives sans doute n'ont pas vécu jusqu'à nous. Je n'ai retrouvé qu'un bien léger sonnet dont je n'oserais charger sa mémoire, s'il ne se trouvait en tête d'une édition de son livre de Pourtraicture, imprimé en 1625.

Je le transcris ici :

« Le vaisseau sans nocher, sans rame et sans boussole,
« A beau voguer sur mer, s'il n'arriue à bon port ;

(1) Jean Cousin avait inscrit sur un de ses livres, avec sa signature, cette mention : *Ce livre appartient à Jean Cousin et à ses amis* — Charles Blanc, p. 8.

(2) *Le peintre graveur français*, tome ix, page 8.

La bibliothèque de Sens possède un exemplaire de l'édition de 1670.

(3) *Le peintre graveur français*, tome vii, p. 28-42 ; tome ix, page 6. — La bibliothèque impériale possède un exemplaire de cet ouvrage portant la signature *Bowyer App^o*, à Sens, 1563, et au-dessous cette mention : « *Acquis par moy, Jean George Bardot de Montbéliard, de maistre Geofroy Bouwier, 1665.* » Cet exemplaire est sans doute celui que Jean Cousin offrit à Estienne Bouwyer II, son gendre (page 3).

(4) Miel. *Loco citato*.

« Lorsqu'il pense toucher à l'arène du bord,
« La tempeste et le vent luy monstre vn autre pole.

« L'enfant sans précepteur, sans liure, sans escole,
« En l'ignorance trouue et l'oubly et la mort ;
« Le pèlerin se perd, qui sans conduite sort,
« Et sans aisles l'oiseau qui dedans les airs vole.

« Ainsi quiconque veut en son art estre expert,
« Sans l'art de Pourtraicture en son œuvre se perd ;
« Car la Pourtraicture est son nocher et son liure,

« Sa conduite, son aisle, et avec elle il peut
« Voguer, sçauoir, courir, voler où son cœur veut
« Et faire son esprit en son ouvrage viure.

Malgré tous les travaux incessants de cette vaste et inépuisable intelligence, Jean Cousin vécut de longs jours, car il mourut vers l'an 1590 (1). L'époque de sa mort n'est pas moins controversée que celle de sa naissance : mais ses dernières œuvres s'arrêtent vers cette époque et l'on sait qu'il vivait sur la fin du règne de *Henri III*. « Il mourut, dit Taveau, plus riche de nom
« que de biens de fortune qu'il a de toute sa vie négli-
« gés, comme tous hommes de gentil esprit, faisant
« profession des arts et sciences, s'y sont peu arrestés. »

Un censier de l'abbaye de Saint-Germain de Paris pour l'année 1547, porte cette mention : *De maistre Jehan Cousin painctre, pour sa maison et jardin, assis*

(1) Félibien, page 710. — *Dictionnaire des artistes*, par l'abbé Fontenay, page 430. — *Vie des peintres*, Papillon, page 435. — *Vie des peintres*, par d'Argenville, page 3. — Tarbé, *Almanach*, 1799, page 185 ; *Recherches historiques*, page 328. — Moreri, *Dictionnaire*, v° J. Cousin. — *Le peintre graveur français*, tome ix, page 4. — Charles Blanc, page 6.

en la dicte rue Desmarest ; et le même censier pour l'année 1595 confirme cette indication en ces termes : *De Claude-Alexandre et sa femme ayant les droits des héritiers, hoirs ou ayant-cause de feu M. Jehan Cousin pour une maison et appartenances assises en la dicte rue Desmarest*(1). On doit conclure de ce document qu'il mourut à Paris où il s'était retiré dans sa vieillesse.

Quelle que soit d'ailleurs l'époque à laquelle s'est éteint ce grand génie, son nom a vécu assez pour survivre encore et toujours comme un symbole de science et de progrès.

J'ai voulu seulement esquisser ici la vie de Jean Cousin au point de vue historique et local, laissant à d'autres plus dignes le soin de dépeindre et d'apprécier chacune de ses œuvres dans leur forme et leur caractère, à d'autres aussi la tâche bien grande de retracer l'influence qu'elles ont exercée sur la transformation de l'art en France.

DELIGAND.

(1) *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, Burty, n° 26, 25 janvier 1865.

